

Hellequin, comme l'a appelée le Moyen Âge français – désigne la cohorte des mauvais morts qui sont condamnés à errer dans le monde des vivants pour avoir commis une faute (avoir chassé un dimanche, déplacé une borne, commis un meurtre...) qu'ils doivent expier (voir Lecouteux 2005, pp. 52-53). Au détour d'une phrase, ce conte nous livre donc un témoignage sur les croyances populaires.



21

Cendrillon

La femme d'un homme riche tomba malade et, sentant sa fin prochaine, elle fit venir sa seule enfant, une petite fille, à son chevet et lui dit : « Ma chère enfant, reste pieuse et bonne, et le Bon Dieu t'assistera toujours. Quant à moi, je te regarderai depuis le Ciel et je serai à tes côtés. » Sur ces mots, elle

ferma les yeux et mourut. La fillette se rendait tous les jours sur la tombe de sa mère en pleurant, et elle restait pieuse et bonne. Quand vint l'hiver, la neige recouvrit la tombe d'un petit drap blanc, et lorsque le soleil l'enleva, au printemps, l'homme épousa une autre femme.

Cette femme amena avec elle ses deux filles dans la maison. Celles-ci avaient le visage beau et blanc, mais leur cœur était méchant et noir. Des temps difficiles commencèrent alors pour la pauvre belle-fille. « Que fait cette pauvre sotte dans la belle salle avec nous ? » dirent les deux sœurs. « Quand on veut manger du pain, il faut le gagner : dehors, la fille de cuisine ! » Elles ôtèrent à la fillette ses beaux habits, lui mirent un vieux sarrau gris et lui donnèrent des sabots de bois. « Voyez un peu comme cette princesse si fière est endimanchée ! » s'exclamèrent-elles en pouffant de rire, puis elles l'emmenèrent à la cuisine. La fillette devait y travailler dur du matin jusqu'au soir, se lever de bonne heure, avant l'aube, porter de l'eau, allumer le feu, faire la cuisine et la lessive. En plus, les deux sœurs lui infligeaient toutes les misères imaginables, elles se moquaient d'elle et lui renversaient ses pois et ses lentilles dans les cendres, si bien qu'elle était obligée de les trier de nouveau. Le soir, quand elle s'était épuisée au travail, ce n'est pas dans un lit qu'elle s'allongeait, mais dans les cendres, près de l'âtre. Et comme, pour cette raison, elle était toujours sale et couverte de poussière, elles l'appelèrent *Cendrillon*.

Un jour, le père voulut aller à la foire. Il demanda alors à ses belles-filles ce qu'elles voulaient qu'il leur rapporte. « De beaux habits », dit l'une, « des perles et des pierres précieuses », dit l'autre.

— Mais toi, Cendrillon, que voudrais-tu avoir ? demanda le père.

— Mon père, le premier rameau qui heurtera votre chapeau sur le chemin du retour, brisez-le et rapportez-le moi.

Le père acheta donc pour ses belles-filles de beaux habits, des perles et des pierres précieuses et, sur le chemin du retour, comme il traversait un buisson verdoyant, un rameau de noisetier le frôla et fit tomber son chapeau. L'homme brisa le rameau et l'emporta avec lui. Lorsqu'il arriva chez lui, il offrit à ses belles-filles les cadeaux qu'elles lui avaient deman-

dés, et il donna à Cendrillon le rameau de noisetier. Cendrillon remercia son père, puis elle se rendit sur la tombe de sa mère et y planta le rameau. Elle pleurait tant que ses larmes tombèrent sur la branche et l'arrosèrent. Celle-ci se mit alors à grandir et donna un bel arbre. Tous les jours, Cendrillon s'y rendait trois fois, elle pleurait et priait, et à chaque fois, un petit oiseau blanc venait se poser sur l'arbre. Et quand la jeune fille faisait un vœu, le petit oiseau lui jetait ce qu'elle lui avait demandé.

Il se trouva cependant que le roi donna un bal qui devait durer trois jours et auquel toutes les belles demoiselles du pays étaient invitées, pour que son fils puisse choisir une fiancée. Quand elles entendirent qu'elles devaient y aller aussi, les deux belles-sœurs furent de bonne humeur. Elles appelèrent Cendrillon et lui dirent : « Coiffe-nous les cheveux, brosse nos souliers et ajuste-nous nos ceintures : nous allons au bal, au château du roi. » Cendrillon obéit, mais en pleurant, car elle serait bien allée au bal, elle aussi, et elle demanda à sa marâtre si elle ne lui permettrait pas d'y aller. « Toi, Cendrillon, lui dit celle-ci, tu es couverte de poussière et de saletés, et tu veux aller au bal ? Tu n'as ni habits, ni souliers, et tu veux danser ? » Comme la jeune fille continuait à la supplier, elle dit finalement : « Tiens, je viens de renverser un plat de lentilles dans les cendres. Si, en deux heures, tu parviens à trier les lentilles, tu auras le droit de venir avec nous. » La jeune fille sortit dans le jardin par la porte de derrière et appela : « Vous, mes petites colombes apprivoisées, vous, les tourterelles, vous, tous les petits oiseaux de la terre, venez et aidez-moi à trier :

Les bonnes, dans le pot,
Les mauvaises, dans votre jabot. »

Deux colombes blanches entrèrent alors par la fenêtre de la cuisine, puis vinrent les tourterelles et, enfin, tous les oiseaux de la terre entrèrent dans un bruissement d'ailes et se posèrent tout autour des cendres. Les deux colombes se mirent à hocher leurs petites têtes et à faire pic-pic-pic-pic, et tous les autres oiseaux se mirent aussi à faire pic-pic-pic-pic, et ils ramassèrent tous les bons grains dans le plat. Et avant qu'une

heure ne se fût écoulée, ils avaient terminé et étaient repartis. La jeune fille, qui se réjouissait et qui pensait qu'elle aurait à présent le droit d'aller au bal, porta alors le plat à sa marâtre. Mais celle-ci lui dit : « Non, Cendrillon, tu n'as pas d'habits et tu ne sais pas danser : les gens ne feront que se moquer de toi. » Voyant qu'elle se mettait à pleurer, la marâtre lui dit : « Si tu es capable, en une heure, de trier deux plats de lentilles, alors tu viendras avec nous. » Mais elle pensait : « Elle n'y parviendra jamais. » Quand la marâtre eut renversé dans les cendres deux plats de lentilles, Cendrillon sortit dans le jardin par la porte de derrière et appela : « Vous, mes petites colombes apprivoisées, vous, les tourterelles, vous, tous les petits oiseaux de la terre, venez et aidez-moi à trier :

Les bonnes, dans le pot,
Les mauvaises, dans votre jabot. »

Deux colombes blanches entrèrent alors par la fenêtre de la cuisine, puis vinrent les tourterelles et, enfin, tous les oiseaux de la terre entrèrent dans un bruissement d'ailes et se posèrent tout autour des cendres. Les deux colombes se mirent à hocher leurs petites têtes et à faire pic-pic-pic-pic, et tous les autres oiseaux se mirent aussi à faire pic-pic-pic-pic, et ils ramassèrent tous les bons grains dans les deux plats. Et avant qu'une demi-heure ne se fût écoulée, ils avaient terminé et étaient repartis. La jeune fille, qui se réjouissait et qui pensait qu'elle aurait à présent le droit d'aller au bal, porta alors les plats à sa marâtre. Mais celle-ci lui dit : « Tout cela est inutile : tu ne viendras pas avec nous, car tu n'as pas d'habits et tu ne sais pas danser. Tu nous ferais honte. » Sur ces mots, elle lui tourna le dos et partit en hâte, accompagnée de ses deux orgueilleuses filles.

Quand il n'y eut plus personne à la maison, Cendrillon alla sur la tombe de sa mère, se plaça sous le noisetier et s'écria :

« Petit arbre, secoue-toi,
D'or et d'argent recouvre-moi ! »

L'oiseau lui jeta alors du haut de l'arbre une robe d'or et d'argent, et des pantoufles brodées de soie et d'argent.

Cendrillon passa la robe en toute hâte et partit au bal. Ses sœurs et sa marâtre ne la reconnurent pas et se dirent que ce devait être la fille d'un roi étranger, tant elle était belle dans sa robe d'or. Elles ne pensèrent pas un instant que ce pouvait être Cendrillon, car elles la croyaient à la maison, agenouillée dans la poussière, en train de ramasser les lentilles dans les cendres. Le fils du roi vint à la rencontre de la jeune fille, il la prit par la main et dansa avec elle. Il ne voulait danser avec personne d'autre et ne lâchait donc pas sa main, et quand un autre danseur s'approchait d'eux, il lui disait : « C'est ma cavalière. »

Cendrillon dansa jusqu'au soir, puis elle voulut rentrer chez elle. Mais le fils du roi lui dit : « Je vais t'accompagner », car il voulait voir d'où venait cette belle demoiselle. Elle lui échappa cependant et se réfugia dans le pigeonnier. Le fils du roi attendit alors que le père de Cendrillon fût de retour et lui dit que la belle étrangère avait disparu dans le pigeonnier. Le vieillard se dit : « Serait-ce Cendrillon ? » Il dut apporter au fils du roi une hache et des pioches pour qu'il puisse casser le pigeonnier, mais il n'y avait personne à l'intérieur. Et lorsqu'ils entrèrent dans la maison, ils trouvèrent Cendrillon couchée dans la cendre, dans ses habits tout sales, éclairée par une petite lampe à huile toute terne qui était accrochée dans la cheminée. Car Cendrillon s'était dépêchée de ressortir par l'arrière du pigeonnier, elle avait couru vers le noisetier, ôté ses beaux habits et les avait posés sur la tombe, et l'oiseau les avait repris, puis elle s'était assise au milieu des cendres, dans la cuisine, vêtue de son pauvre sarrau gris.

Le lendemain, quand le bal reprit et que les parents et les belles-sœurs furent repartis, Cendrillon retourna auprès du noisetier et dit :

« Petit arbre, secoue-toi,
D'or et d'argent recouvre-moi ! »

L'oiseau lui jeta alors une robe plus magnifique encore que celle de la veille. Et quand Cendrillon apparut au bal, vêtue de cette robe, tous furent émerveillés par sa beauté. Le fils du roi, quant à lui, l'avait attendue. Il la prit tout de suite par la main

et ne dansa qu'avec elle. Quand d'autres venaient pour inviter Cendrillon à danser, il disait : « C'est ma cavalière. »

Le soir venu, Cendrillon voulut partir et le fils du roi la suivit pour voir dans quelle maison elle allait. Mais elle se sauva et courut dans le jardin qui se trouvait à l'arrière de sa maison. Il y poussait un arbre grand et beau qui portait les plus belles poires qui soient. Cendrillon grimpa entre ses branches avec l'agilité d'un écureuil, si bien qu'il fut impossible au fils du roi de savoir où elle était passée. Il attendit cependant que le père de Cendrillon fût de retour et lui dit : « La belle étrangère m'a échappé et je crois qu'elle est grimpée dans le poirier. » « Serait-ce Cendrillon ? » se dit le père. Il fit apporter sa cognée et abattit l'arbre, mais il n'y avait personne dans les branches. Et quand ils entrèrent dans la cuisine, Cendrillon était couchée dans les cendres, comme à l'accoutumée, car elle était redescendue de l'arbre par l'autre côté, avait rendu ses beaux habits à l'oiseau qui était perché sur le noisetier, et elle avait remis son pauvre sarrau gris.

Le troisième jour, quand les parents et les sœurs furent partis, Cendrillon retourna sur la tombe de sa mère et s'adressa ainsi à l'arbre :

« Petit arbre, secoue-toi,
D'or et d'argent recouvre-moi ! »

L'oiseau lui jeta alors une robe si somptueuse et si scintillante qu'elle n'en avait jamais eu de telle auparavant, et des pantoufles qui étaient tout en or. Lorsqu'elle arriva au bal dans cette robe, tous furent si étonnés que personne ne savait quoi dire. Le fils du roi ne dansa qu'avec elle et quand un autre venait pour l'inviter, il disait : « C'est ma cavalière. »

Quand vint le soir, Cendrillon voulut s'en aller. Le fils du roi voulut l'accompagner, mais elle lui échappa si vite qu'il fut incapable de la suivre. Il avait cependant eu recours à une ruse et avait fait enduire de poix tout l'escalier. La pantoufle gauche de Cendrillon, que celle-ci avait perdue en descendant l'escalier, y était restée collée. Le fils du roi la ramassa : elle était petite et délicate, et tout en or. Le lendemain matin, il alla trouver le père de Cendrillon et lui dit : « Je ne prendrai pour femme que celle à qui ira ce soulier d'or. » Les deux sœurs se réjouirent alors, car

elles avaient de jolis pieds. L'aînée emporta le soulier dans la chambre pour l'essayer, et sa mère se tenait près d'elle. Mais elle ne parvint pas à y faire entrer son gros orteil : le soulier était trop petit pour elle. Sa mère lui tendit alors un couteau en disant : « Coupe-toi l'orteil : quand tu seras reine, tu n'auras plus besoin d'aller à pied. » La fille se coupa donc l'orteil, enfonça son pied dans le soulier et, serrant les dents pour ne rien laisser paraître de sa douleur, elle sortit retrouver le fils du roi. Pensant que c'était sa fiancée, il la fit monter sur son cheval et partit avec elle. Cependant, leur chemin passait près de la tombe. Les deux colombes y étaient perchées sur le noisetier, et elles chantèrent :

« Rrou-coule, rrou-coule,
Dans le soulier, le sang coule.
Le soulier est trop petit,
La vraie fiancée est encore au logis. »

Le fils du roi baissa alors les yeux pour regarder le pied de la jeune fille et vit que le sang en coulait à flots. Il fit faire demi-tour à son cheval, ramena la fausse fiancée chez elle en disant que ce n'était pas la bonne et que l'autre sœur devait essayer le soulier. Celle-ci emporta alors le soulier dans la chambre et parvint à y faire entrer ses orteils, mais son talon était trop grand. Sa mère lui tendit alors un couteau en disant : « Coupe-toi le talon : quand tu seras reine, tu n'auras plus besoin d'aller à pied. » La jeune fille se coupa donc un morceau du talon, enfonça son pied dans le soulier et, serrant les dents pour ne rien laisser paraître de sa douleur, elle sortit retrouver le fils du roi. Pensant que c'était sa fiancée, il la fit monter sur son cheval et partit avec elle. Lorsqu'ils passèrent près du noisetier, les deux colombes qui y étaient perchées chantèrent :

« Rrou-coule, rrou-coule,
Dans le soulier, le sang coule.
Le soulier est trop petit,
La vraie fiancée est encore au logis. »

Le fils du roi baissa alors les yeux pour regarder le pied de la jeune fille et vit que le sang dégoulinait du soulier et que les

bas blancs étaient tout tachés de rouge. Il fit donc faire demi-tour à son cheval et ramena la fausse fiancée chez elle.

– Ce n'est pas la bonne non plus, dit-il. N'avez-vous pas une autre fille ?

– Non, répondit le père. Il n'y a guère qu'une petite Cendrillon toute chétive, que j'ai de ma défunte épouse. Mais elle ne saurait être votre fiancée.

Le fils du roi lui dit de la faire monter, mais la mère répliqua : « Oh, non ! Elle est bien trop sale, elle ne peut se montrer ! » Mais le fils du roi voulait absolument la voir et il fallut appeler Cendrillon. Celle-ci se lava tout d'abord les mains et le visage, puis elle alla s'incliner devant le fils du roi, qui lui présenta le petit soulier d'or. Elle s'assit ensuite sur un escabeau, sortit son pied du lourd sabot qu'elle portait et enfila la pantoufle, qui lui allait parfaitement. Et quand elle se leva et que le fils du roi posa les yeux sur son visage, il reconnut la belle demoiselle qui avait dansé avec lui et s'écria : « Voilà la vraie fiancée ! » La marâtre et ses deux filles prirent peur et pâlirent de colère ; quant à lui, il installa Cendrillon sur son cheval et partit avec elle. Lorsqu'ils passèrent près du noisetier, les deux colombes blanches chantèrent :

« Rrou-coule, rrou-coule,
Pas de sang dans le soulier.
Le soulier n'est pas trop petit,
La vraie fiancée, il l'emmène chez lui. »

Et après avoir chanté ceci, elles quittèrent l'arbre pour venir se poser sur les épaules de Cendrillon, l'une à droite, l'autre à gauche, et elles y restèrent.

Quand on fut sur le point de célébrer le mariage de Cendrillon avec le fils du roi, ses perfides sœurs vinrent la trouver pour s'insinuer dans ses bonnes grâces et prendre part à son bonheur. Quand les mariés prirent le chemin de l'église, la sœur aînée marchait à leur droite et la cadette à leur gauche. Les colombes leur crevèrent alors un œil à chacune. Plus tard, à la sortie de l'église, l'aînée marchait à la gauche des mariés et la cadette à leur droite. Les colombes leur crevèrent alors à chacune l'autre œil. Et la cécité fut donc la punition de leur méchanceté et de leur perfidie pour le restant de leurs jours.

– *Aschenputtel*.

– AaTh 510 A : Cendrillon.

– 1^{ère} édition (1812, KHM 21), *Petite édition* (1825, n° 14).

– Dès la première édition, le texte de ce conte est le résultat d'un amalgame de plusieurs versions. Les frères Grimm disposaient en 1810 d'une première version notée par Wilhelm d'après le récit d'une vieille femme de l'hôpital Sainte-Elisabeth de Marbourg, (Rölleke 1, 3, 451). Dans leurs notes, ils mentionnent neuf versions de ce récit, dont quatre sont résumées : des trois récits de Hesse évoqués, seul est résumé celui qui est originaire de Zwehrn – donc transmis par Dorothea Viehmann – et auquel il manque l'épisode initial où la mère promet son aide à sa fille : le conte s'ouvre d'emblée sur les malheurs de l'héroïne. La fin de cette version est différente de celle que nous connaissons et rejoint celle du conte KHM 11 : peu après son mariage avec Cendrillon, le roi doit s'absenter et lui interdit d'ouvrir une des pièces du château. Poussée par sa sœur, Cendrillon l'ouvre et y découvre une fontaine de sang ; sa sœur profitera ensuite de sa faiblesse, après la naissance de son premier enfant, pour l'y jeter et prendre sa place dans son lit. Mais les gardes entendent les plaintes de l'héroïne et punissent la fausse reine. Une quatrième version, de la région du Mecklembourg, a une fin proche de celle de la légende de sainte Geneviève de Brabant (voir la note du KHM 31) : la marâtre et la sœur de Cendrillon ravissent à celle-ci, devenue reine, ses deux premiers enfants et les remplacent par des animaux ; la troisième fois, elles ordonnent au jardinier de tuer la reine et son enfant, mais il les emmène dans une caverne dans la forêt, où l'enfant est nourri par une biche. Un jour, l'enfant se rend au château et parle au roi de sa mère. Dans une autre version, de la région de Paderborn, transmise par la famille Haxthausen, la situation initiale est proche de celle du conte de Blanche-Neige : une reine souhaite avoir un enfant rouge comme une rose et blanc comme la neige ; son vœu se réalise, mais sa servante la pousse par la fenêtre pour prendre sa place auprès du roi. Elle donne ensuite naissance à deux filles, à la suite de quoi l'enfant de la reine prend le rôle de Cendrillon. Sa mère l'aide cependant depuis sa tombe en lui donnant une clé qui ouvre un arbre creux où elle trouve de quoi se laver et s'habiller pour pouvoir se rendre à l'église, ainsi qu'un livre de prières. La suite est identique à celle que nous connaissons. Dans ses *Nouvelles hebdomadaires pour les amis du Moyen Âge* (*Wöchentliche Nachrichten für Freunde des Mittelalters* 1, 139), Büsching fait allusion à une sixième version, originaire de la région de Zittau (Saxe), où Cendrillon est la fille d'un meunier et n'a pas le droit d'aller à la messe. Dans cette version, c'est un chien qui démasque la fausse fiancée (JWG 1856, 34-36 ; Rölleke 1, 3, 451). Hormis ces sources orales, les Grimm se sont bien sûr inspirés du conte de Perrault « Cendrillon ou la petite pantoufle de verre » (*Histoires et contes du temps passé*, n° 6, 1697) et de la première rédaction allemande du conte de Cendrillon, intitulée « Laskopal et Miliwka » et figurant dans un recueil de récits anonymes, intitulé *Légendes de la Bohême d'autrefois, de quelques régions de vieux châteaux et de villages*, et publié à Prague en 1808 (*Sagen der böhmischen Vorzeit aus einigen Gegenden alter Schlösser und Dörfer*, 1-66 ; Uther 4, 47 ; ML 1, 41-42).

– Comme beaucoup d'autres textes, ce conte a subi de nombreuses modifications lors de la 2^{ème} édition du recueil (1819). Les frères Grimm ont alors gommé les emprunts à Perrault pour les remplacer par des éléments provenant de trois versions originaires « de Hesse » – dont une « de Zwehrn », transmise par Dorothea Viehmann – et une autre version transmise par Heinrich Leopold Stein, de Francfort-sur-le-Main. Cette dernière version a fourni le motif du rameau de noisetier rapporté par le père de Cendrillon – les cadeaux demandés par les trois sœurs sont d'ailleurs un emprunt au conte-type AaTh 425 « La recherche de l'époux disparu » (cf. KHM 88) (ML 1, 42 ; Rölleke 2, 1206). Est également ajouté le motif de l'arbre qui pousse sur la tombe. Dans l'édition

de 1812, en effet, c'est la mère de Cendrillon qui conseille à sa fille, avant de mourir, de planter un arbre sur sa tombe, et qui lui prédit que cet arbre sera pour elle un ami secourable (Tonnelat, p. 67). Ces ajouts ont donc pour but de mieux motiver l'apparition des cadeaux merveilleux. Au fil des rééditions du recueil, Wilhelm Grimm a accentué les qualités de l'héroïne qui s'est ainsi progressivement adaptée à l'idéal d'éducation bourgeoise de l'époque (Uther 4, 47). D'autres éléments ont également été modifiés : dans la première édition (1812), Cendrillon devait séparer les bonnes lentilles des mauvaises – d'où la formulette par laquelle elle s'adresse aux oiseaux –, puis, à partir de l'édition de 1819, l'héroïne doit ramasser les lentilles éparpillées dans la cendre ; à l'origine, c'est l'arbre qui offrait les robes merveilleuses à l'héroïne, comme en témoigne sa formulette ; l'oiseau a été ajouté en 1819. Le motif de l'oiseau-esprit (*Seelenvogel*) est présent dans d'autres textes du recueil, notamment les KHM 13, 25, 47 et 49.

– La première version européenne de ce conte (1636) remonte à Basile (I, 6 « La chatte cendrée »). Parmi les versions littéraires les plus célèbres, citons celle de Perrault (1697), « Finette Cendron », de M^{me} d'Aulnoy (1697, n° 10) et, pour l'Allemagne, le conte « Aschenbrödel » de Ludwig Bechstein (Bechstein 1853, 222-225). Ces versions, très largement diffusées dans toute l'Europe par le biais de la littérature de colportage et des impressions bon marché, ont contribué à la grande popularité du conte de Cendrillon et ont considérablement influencé bon nombre de ses adaptations. Ce conte se rencontre également sur les autres continents (Inde, Philippines, Indonésie, Japon, Afrique, Amériques) avec un certain nombre de variantes écotypiques (EM 3, 45-47 et BP 1, 169-182). Pour les versions françaises, nous renvoyons à la liste établie par P. Delarue et M.-L. Tenèze (CPF 2, 245-255 ; BP 1, 172-173). S'il s'agit indubitablement d'un conte merveilleux, ce récit a néanmoins franchi les frontières du genre : c'est ainsi que Geiler von Kaysersberg (1445-1510), prédicateur à Strasbourg, cite à plusieurs reprises dans ses sermons Cendrillon (*Eschengrüdel*) comme un modèle d'humilité et de patience et reprend dans un *exemplum* une légende qui remonterait au V^{ème} siècle, et dont l'héroïne est une jeune moniale maltraitée par les autres nonnes (EM 3, 48 ; BP 1, 186).

– Dans leurs notes, les Grimm mettent en rapport le motif central de ce conte, l'essayage du soulier, avec la légende de Rhodope : un aigle avait dérobé à la jeune femme un de ses souliers pendant qu'elle se baignait, puis laissa tomber celui-ci sur les genoux du pharaon Psammétique. Celui-ci, émerveillé par la grâce du soulier, déclare qu'il épousera celle à qui il appartient, et la fait chercher dans toute l'Égypte (EM 3, 41). Le motif des animaux qui viennent en aide à l'héroïne se rencontre dès l'Antiquité : chez Apulée, dans le conte d'Amour et Psyché (*Métamorphoses*, 4, 28-6, 24), c'est une fourmi qui aide Psyché à trier les graines mélangées par Vénus (Rölleke 2, 1206).

– Ce conte est étroitement lié au conte KHM 130 (AaTh 511), qui relate lui aussi, dans une logique de compensation, l'ascension sociale d'une jeune fille humiliée par ses sœurs. D'autres contes proches sont, dans le recueil des Grimm, les KHM 65 et 179 (BP 1, 168). Comme l'a souligné P. Delarue, « Le conte-type de Cendrillon appartient à un cycle de contes qui se sont à tel point mélangés et enchevêtrés, pour des raisons diverses (...) qu'il est impossible d'étudier l'un de ces contes sans l'autre » (Delarue, CPF 2, 278). A. B. Rooth a néanmoins tenté de retracer l'histoire et le cheminement des différents types du conte de Cendrillon, et a montré qu'à l'origine, le conte de Cendrillon était probablement raconté comme la suite du récit « Un-Œil, Double-Œil et Triple-Œil », le lien entre les deux étant assuré par l'ajout du motif du soulier d'or (Rooth, in : ML 1, 43). La deuxième partie du récit – le conte de « Cendrillon » – serait devenue autonome par la suite, ce qui aurait donné lieu au développement de l'épisode du bal (amplification, cf. Propp, *Morphologie*, 185) (ML 1, 43-44). Le motif de l'essayage

du soulier, dont la connotation sexuelle a été maintes fois notée, remonterait à des coutumes anciennes : Jacob Grimm (*Deutsche Rechtsaltertümer* 1, 214) y voyait une réminiscence d'un rituel de fiançailles germanique. Plus près de nous, Heinz Rölleke a mis en évidence une coutume similaire dans l'aire culturelle romane, où le fiancé lui-même enlève à sa promise ses anciennes chaussures avant le mariage. Le rapport du motif des souliers au mariage est également présent dans le conte KHM 133. Le rameau de noisetier et son rôle dans les croyances populaires se retrouvent dans la légende pour les enfants KL 10, intitulée « La baguette de coudrier ». Quant au nom de l'héroïne dans les versions allemandes, *Aschenputtel*, il désigne une fille de cuisine qui fouille dans les cendres et qui s'y roule, mais aussi une fille insignifiante et malpropre. Il serait en outre dérivé du grec *achylia* = cendres, et *puttos* = organes génitaux féminins – une combinaison que l'on reconnaît également dans le nom de « Culcendron » dans certaines versions orales françaises (CPF 2, 253 ; ML 1, 44 ; BP 1, 182-185). Par extension, le nom *Aschenputtel* sert à désigner aussi le frère cadet, méprisé et tenu pour un idiot par ses aînés ; on rencontre ainsi bon nombre de Cendrillons masculins, notamment dans le domaine scandinave et en Europe centrale, mais aussi dans l'aire germanophone (BP 1, 184-185). Précisons à ce propos que la référence à la cendre dans le nom de l'héroïne est spécifique aux versions européennes (EM 3, 43). Voir en complément la note du conte KHM 130.

22

L'énigme

Il était une fois un fils de roi qui eut envie d'aller de par le monde et qui n'emmena avec lui qu'un seul serviteur qui lui était dévoué. Un jour, il arriva dans une grande forêt et, quand vint le soir, il ne put trouver d'auberge et ne savait pas où passer la nuit. Il vit alors une jeune fille se diriger vers une petite maisonnette. Il s'approcha, vit qu'elle était jeune et belle, et s'adressa à elle en ces termes :

– Chère enfant, puis-je trouver avec mon serviteur un abri pour la nuit dans cette petite maison ?

– Certes oui, répondit la jeune fille d'une voix triste, mais je vous le déconseille. N'y entrez pas.

– Pourquoi donc ? demanda le fils de roi.

– Ma marâtre s'adonne à la sorcellerie. Elle n'aime pas les étrangers.

Le fils du roi comprit alors qu'il était arrivé à la maison d'une sorcière. Cependant, comme la nuit tombait et qu'il ne pouvait aller plus loin, et comme il ne craignait pas non plus